



**ASSOCIATION**  
**DES**  
**RÉSERVISTES**  
**DU**  
**CHIFFRE**

---

— Nouvelle Série — N° 1 —

## UN POINT D'HISTOIRE CONFIRMÉ PAR LA CRYPTOGRAPHIE

---

« On découvre parfois dans les archives, lors de classements, des documents anciens chiffrés sans leur traduction en clair, et ces lettres sont presque toujours inédites. Tel est le cas d'une lettre de 1558, retrouvée au British Museum, et dont le texte éclaire la politique Française au 16<sup>e</sup> siècle. Le décryptement de cette lettre, effectué conjointement par Jacques Vilcoq et moi-même, illustre de manière intéressante et amusante les menées d'Henri II pour marier sa fille Elisabeth de Valois, à Philippe II, roi d'Espagne. Il m'a paru captivant de replacer cette lettre dans son contexte historique.

Ed. LERVILLE.

---

### **HENRI II VEUT MARIER SA FILLE A PHILIPPE II D'ESPAGNE**

A la mort d'Edouard VI, en juillet 1553, la Nation anglaise n'était guère préparée à l'accession au trône de Jeanne Grey, qui n'était qu'une petite cousine issue de germains du Roi. Elle n'accédait au pouvoir que par un testament royal modifiant (pour éviter une révolution religieuse que devait inéluctablement amener l'accession au pouvoir de la catholique Marie Tudor) l'ordre de succession au trône. Mais Jeanne Grey fut considérée par le peuple comme une usurpatrice, et Marie Tudor put s'emparer de la couronne royale sans difficulté, en ne faisant emprisonner que quelques opposants et monter sur l'échafaud trois rebelles dont le beau-père de Jeanne Grey.

L'Empereur Charles-Quint, dont l'empire englobait presque la moitié de l'Europe, aurait bien voulu s'assurer en Angleterre un soutien en or et en soldats pour intensifier sa lutte contre la France. Il s'avisa donc de marier son fils Philippe à la reine Marie Tudor. En fils soumis et plein d'ambition, Philippe consentit à cette union, bien que Marie fût plus âgée que lui de douze années, laide et peu avenante. Le Cardinal Pole, nommé légat du Pape Jules III en Angleterre à la demande de la reine, s'entremet pour la réalisation de ce mariage qu'elle agréa. Elle

voyait dans cette union avec un prince espagnol, pratiquant à l'extrême, une aide pour rétablir définitivement la religion catholique en Angleterre.

Pour mettre son fils de pair avec sa future femme, l'Empereur lui confia le gouvernement de Naples, et le titre royal qui y était attaché. Philippe arriva à Southampton le 19 juillet, et le mariage fut célébré dans la Cathédrale de Winchester. Lors de la cérémonie, le légat fit un grand discours pour exhorter les Chambres du Parlement à révoquer tous les statuts promulgués depuis le règne de Henri VIII contre l'autorité du Saint-Siège, et pousser la reine à demander au Pape l'absolution solennelle du royaume.

La mort emporte le Pape Jules III. Son successeur, Marcel II, ne règne que 22 jours, et est remplacé par l'Inquisiteur Jean-Marie Caraffa, qui prend le nom de Paul IV. De foi farouche, il détestait profondément les espagnols, plus encore que les luthériens ou les mauvais chrétiens.

L'Angleterre s'attendait à une réaction religieuse, et elle l'aurait bien accueillie si elle avait été modérée. Mais Marie, ignorante en théologie et dévote à l'extrême, voulut imposer d'une manière stricte la volonté papale. Rapidement, ses premiers actes ne laissèrent aucun doute sur ses intentions de répression.

Des troubles, nés au printemps de 1554 dès l'annonce du mariage espagnol, furent amplifiés par la menace de la restauration du papisme. La répression fut sévère : soixante personnes, dont Jeanne Grey, périrent par la main du bourreau. Le nouveau roi, conseillé par son père, s'efforçait de se rendre populaire ; mais sa hauteur et sa piété religieuse, renforcée par la très stricte étiquette espagnole, et le fait qu'il se donnait tout entier, et fort maladroitement, à la restauration du catholicisme en Angleterre, ne lui attirèrent que des sentiments hostiles.

Charles-Quint, sentant sa santé décliner, remit en octobre 1555 les pouvoirs à son fils, renonça aux couronnes d'Aragon et de Castille, et se retira en Espagne, au Monastère de Yuste, pour y finir ses jours.

Marie Tudor aimait son mari qui ne le lui rendait guère. L'influence que Philippe II d'Espagne, puisque tel était désormais son nom, voulait prendre sur elle dans la conduite des affaires anglaises, les sacrifices qu'il lui demandait en préséance, en argent et en soldats sans rien lui donner en échange, même pas des simulacres d'affection, relâchèrent rapidement les liens de

leur mariage, et le roi ne quittait plus guère le continent. Tandis que l'année 1555 voyait une recrudescence de la répression religieuse et du nombre des martyrs, la haine croissante de ses sujets poursuivait Marie Tudor d'insultes et de complots. Le Pape l'accabla, qualifiant son mari d'hérétique et d'imbécile, et remplaça à Londres le Cardinal Pole par un nouveau légat, plus à sa dévotion. Marie fut obligée d'interdire l'introduction en Angleterre des messages du Pape, ce qui mit encore de l'huile sur le feu.

Un des premiers actes de Paul IV avait été la nomination au cardinalat de son neveu Carlo Caraffa, personnage plus que douteux. Il l'envoya pourtant en France en grande pompe, afin d'inviter Henri II à une alliance. Le Roi de France, aveuglé par les conseils du Pape, et ennemi toujours acharné de l'Angleterre et de l'Espagne, prépara, sur les instances du Cardinal Caraffa, un complot : il envoya une armée en Italie, sous les ordres du Duc de Guise, officiellement pour servir la cause du Pape, et en réalité pour conquérir le Royaume de Naples. Mais de Guise ne put approcher de la ville, et fut rejeté dans les Etats romains par les troupes du Duc d'Albe. Paul IV, faisant contre mauvaise fortune bonne figure, fut contraint et forcé de se réconcilier avec les Espagnols.

Encouragé par ces succès, et pour créer un autre front en se vengeant de l'insuccès des troupes impériales devant Metz en 1553, Philippe II investit en 1557 Saint-Quentin, où Coligny s'était retranché avec une faible garnison pour barrer la route de l'invasion. Privé de ses meilleures troupes qui combattaient en Italie, le Connétable de Montmorency, malgré une lutte opiniâtre pour ravitailler la place, fut complètement battu, son armée dispersée, et lui-même, grièvement blessé, fut fait prisonnier. Saint-Quentin se rendait 17 jours plus tard, mais la résistance avait été longue et Paris était sauvé de l'invasion. De Guise arriva d'Italie à la rescousse, mais trop tard. Il parvint pourtant en huit jours à s'emparer de Calais (8 janvier 1558) et cette prise sauva la face. Henri II se résigna à traiter.

De son côté, Marie Tudor, dont la santé était depuis quelque temps ébranlée dans un pays miné par des épidémies, vieillie prématurément, lasse de fournir des troupes et de l'or à son mari toujours absent, accablée par la prise de Calais (« Si l'on ouvrait mon cœur, l'on y verrait gravé le nom de Calais »), ne faisait plus obstacle à une paix avec la France.

Charles-Quint était mort le 21 septembre 1558, laissant à son fils une situation financière très embarrassée. Malgré les

victoires de Saint-Quentin et de Gravelines, il était incapable de continuer seul une guerre, et la paix s'imposait à lui comme une nécessité.

Des laborieuses négociations commencèrent à Cercamp, près de Doullens. Les exigences d'Henri II sur Calais compliquaient les discussions.

Sur ce, Marie Tudor, de plus en plus malade, s'éteignait le 17 novembre, à temps pour éviter une explosion en Angleterre. Le Parlement proclama immédiatement comme reine sa demi-sœur Elisabeth, fille d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn, protestante pratiquante de religion, mais païenne de raison, de tempérament et de goûts. Depuis plus de six mois, héritière présomptive pendant le déclin de sa sœur, elle avait reçu sans y répondre les hommages intéressés de son beau-frère Philippe II. En ce temps, ni lui, ni Henri II, ne connaissaient les intentions de la nouvelle reine, et les pourparlers de paix furent suspendus. L'imbroglia était complet.

Philibert Babou de la Bourdaisière, issu d'une famille de tabellions du Berry, et qui avait reçu en 1533, à 20 ans, le titre et les revenus d'Évêque d'Angoulême, était depuis mai 1558 à Rome comme ambassadeur de France.

Trois semaines après la mort de Marie Tudor, Henri II lui adressa une lettre, retrouvée dans les archives du British Museum à Londres, et qui a pu être décryptée. Cette lettre jette des lumières imprévues sur les projets d'Henri II. Après avoir montré à notre ambassadeur la conduite singulière et les intentions matrimoniales inattendues de Philippe II pendant la période qui précéda la mort de sa femme, il lui demande d'agir à la Cour Papale, et de circonvenir le Saint-Pontife pour empêcher par tous les moyens une nouvelle union anglo-espagnole. Nul doute que, de son côté, il avait déjà en esprit un projet de mariage entre sa propre fille Elisabeth de Valois et l'héritier du Royaume de Charles-Quint.

Dans les débuts de l'année 1559, toutes les volontés de paix convergèrent, et les pourparlers de paix reprirent ; mais le siège des délibérations fut transféré à Cateau-Cambrésis.

La Reine Elisabeth avait fait la sourde oreille aux propositions matrimoniales de Philippe II, car elle n'entendait pas se donner un maître. Elle était obligée d'accepter une paix avec la France pour plusieurs raisons : le régime de Marie Tudor lui avait laissé une dette criarde de 200 000 livres ; la situation en Angleterre la pressait d'établir un « modus vivendi » supportable entre catho-

**CODE de 1558** Affaires Etrangères  
Correspondance du Roy Henri II  
avec Philibert Babou de la Bourdaisière, son Ambassadeur à Rome

A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	X
b	α	β	α	x	o	f	+	ff	l	#	m	o	φ	ν	α	ρ	λ	g	g	g	g
o	f	m	u	A	φ	f	h	q	3	#	m	q	∞	s	#	g	ε	δ	δ	δ	g
n				M				b	g				ν		x	ε	E	*			g
								g	n				δ		α	φ					c

EE	FF	LL	MM	NN	PP	RR	SS
φ	R	φ	m	ε	>	ε	φ

Nomenclateur	Vocabulaire
L'église γ	con G le x φ que m
Le Roy d'Espagne Δ	de l qui φ
Mons <sup>r</sup> γ	ent ot mais γ
Royne fff	est s ont # sa φ
Sa Sainteté le Pape D <sub>3</sub>	et = φ par -H si +
Nullas	
γ b f ε φ γ z	faire nymH pour ε
4 A	fait ωωA nous ε vous fo

Handwritten text in a highly stylized, possibly ciphered, script. The text is arranged in approximately 25 horizontal lines. The characters are dense and difficult to decipher, but appear to be a form of shorthand or a specific dialect of a historical script. The text is contained within a rectangular frame on a light-colored background.

liques et protestants ; enfin elle craignait que la Cour de France ne contestât sa légitimité en lui opposant Marie Stuart. Elle décida donc d'abandonner Calais à la France, mais réussit à faire insérer une clause faisant de l'occupation de la ville par les Français un fait provisoire : au bout de huit années, le Roi de France devait payer 500 000 écus ou rendre sa conquête.

En plus de Calais, Henri II obtenait de conserver définitivement les Trois Evêchés. D'autre part, pour assurer la paix en son royaume, il envisagea de marier sa sœur Marguerite au Duc de Savoie, et offrit la main de sa fille Elisabeth de Valois au Roi Philippe II.

Ce dernier, désappointé par l'avortement de ses projets d'agrandissement de son Empire par une union féconde avec Elisabeth d'Angleterre, considéra avec une certaine satisfaction une alliance avec une princesse royale française, qui lui apporterait un dot en argent frais, et lui permettrait par la réconciliation et le mariage, gages d'une alliance étroite, de se consacrer plus complètement aux affaires d'Espagne. Plein du désir, hérité de son père, de domination universelle, il était malgré tout dans l'immédiat obligé de donner la prépondérance aux affaires de la péninsule.

La paix fut signée le 3 avril 1559 à Cateau-Cambrésis.

Les deux mariages des princesses françaises eurent lieu trois mois plus tard. Malheureusement, lors des fêtes données à cette occasion, Henri II prit part à un tournoi, et fut mortellement blessé par un éclat de la lance de Montgomery, un capitaine de sa garde écossaise, éclat qui lui rentra dans la tête par l'œil. Il expira le 10 juillet.

Paul IV apprit coup sur coup les infamies de la vie de son neveu le Cardinal, qui avait, de l'aveu même de son oncle, « le bras plongé dans le sang jusqu'au coude » et de celle de son frère, le Duc de Paliano. Ils furent jugés et condamnés à mort par Paul IV, bien qu'il leur dût son élection. Le Duc eut la tête tranchée, et le Cardinal fut étranglé à la mode espagnole, assis sur une chaise, dans une salle du château. Le Pape, déjà malade, mourut en quelques jours au milieu d'août. Son successeur fut Pie IV, beaucoup mieux disposé à l'égard de l'Espagne.

Philippe II régla l'administration des Pays-Bas et quitta définitivement ce pays le 26 août pour n'y plus revenir. Il partit avec sa nouvelle épouse pour l'Espagne où il aborda le 8 septembre. La Castille devint le centre de la Monarchie. Mais, dès

son arrivée dans la péninsule, il découvrit en Espagne des groupes protestants. Il s'unit avec le nouveau Pape pour une répression féroce, menée par l'Inquisition. L'intérêt du catholicisme s'unissait à son désir de vengeance.

Elisabeth de Valois charma l'Espagne par sa grâce et sa bonté. Elle y fut entourée d'un véritable culte. Malheureusement, malgré des grossesses nombreuses, elle ne donna à son mari que des filles. Ce ne fut qu'après sa mort, en 1568, que Philippe II épousa une allemande de 21 ans qui lui donna enfin un héritier mâle, le futur Philippe III, maladif, sans volonté et sans intelligence.

Libérée de ses soucis vis-à-vis de la France, Elisabeth d'Angleterre put se consacrer au rétablissement de la paix en son royaume. Contrairement à la logique, elle ne put y réussir que parce que le règne de sa sœur avait été ensanglanté par des excès, et que ces excès mêmes avaient réussi à populariser dans les deux camps la Réforme. Elle ne se maria jamais, voulant rester maîtresse de ses actes et de son corps, et ne se faisant pas faute, jusqu'à un âge assez avancé, d'avoir de nombreux flirts, de nombreux fiancés et de nombreux amants. Elle mourut le 3 avril 1603, après avoir, en 44 années de règne, donné à son pays un essor maritime considérable, une prospérité commerciale inconnue jusqu'alors, et permis un grand développement des arts et des sciences. Si ses débauches, ses complots tortueux, ses haines vindicatrices et ses vengeances sanglantes n'en firent pas une grande Dame, les réalisations de son règne firent d'elle une grande Reine.

**Edmond LERVILLE.**

*« Le texte complet en vieux Français, ainsi que son adaptation en Français moderne, de la lettre écrite en 1558, seront publiés dans notre prochain bulletin ».*